

La Fée des Coquillages

ter des rayons du soleil à l'ombre d'un pommier tellement chargé de fleurs qu'on n'en distinguait plus les branches.

Georges de Valréaz a grande envie de dire à Marielle qu'il l'adore, mais il craint de l'effaroucher par un aveu trop prompt et se contente de laisser parler ses yeux; jamais il n'a contemplé tant de fraîcheur et de grâce.

Marielle est charmante en effet, et semble peu faite pour le dur métier de pêcheuse de coques que la destinée lui a dévolu.

Rien n'avait plus d'attrait que la fluidité aérienne de ses cheveux châtains, que la langueur incertaine de ses yeux de pervenche, la grâce ingénue de sa bouche aux dents petites et blanches, la grâce, la candeur, le charme qui apparaissaient dans tous ses traits; on ne saurait comparer Marielle qu'à ces suaves esquisses que le crayon jette en glissant sur un papier satiné.

Il y avait quelque chose de vaporeux dans ce visage que le soleil avait doré.

Ses petites mains brunes, pendantes le long de sa jupe, la jeune fille regardait ce qui l'entourait, le cœur plein de pensées confuses et très douces, ses yeux se levaient parfois vers l'azur du ciel.

—Une barque, dit le jeune homme, en indiquant une voile blanche, qui s'engageait dans l'espace ouvert devant eux.

—Ce n'est pas celle d'André, répondit la jeune fille.

—C'est quelqu'un de Paluel, peut-être, qui vient de pêcher au large, dit Valréaz.

Peu leur importait ce qu'ils disaient, c'était le son de leur voix qui leur était doux d'entendre.

Une tiédeur montait des herbes chauffées par le soleil, l'odeur des fleurs des arbres flottait dans l'air; autour d'eux, un calme profond que troublait seul le bruit léger des eaux courantes.

Qu'on était bien là!

Georges, qui avait souvent ri des larmes que l'amour fait verser, avait les paupières humides quand il prit congé de la petite pêcheuse.

—Ah! ça, se disait-il en mordillant sa fine moustache, vais-je donc aimer sérieusement cette fée des coquillages.

Immobile, le suivant des yeux magnétisée pour ainsi dire, Marielle regardait le jeune homme s'éloigner d'un pas égal et souple.

—Oh! murmura-t-elle, quelle taille élégante... qu'il est doux... il me semble que mon âme s'ouvre quand il me regarde, quand il me parle...

Elle reste quelques instants songeuse, puis secouant la tête:

—Allons, je ne dois pas rester ici, les occupations de chaque jour me réclament, la mère Michelette se fait vieille... j'ai perdu bien du temps à causer.

Elle reprend vivement le sentier qu'elle a parcouru pour venir.

II

A quelque distance de Veulettes et avant d'arriver au petit village de Paluel se trouve un petit sentier qui serpente entre des ajoncs, des genêts et des bruyères.

Ce sentier conduit au raccourci à une maison d'assez bonne apparence, bâtie sur le genre des chalets suisses, que les gens du pays désignent sous le nom pompeux de château.

Maison, chalet ou château, la vérité était qu'on y jouissait d'une très belle vue sur toutes les campagnes environnantes et aussi sur la Manche.

De ce côté, sur la terrasse qui domine au loin la mer, six jeunes gens étaient à table et achevaient leurs cigares en prenant le thé. Ils sont en villégiature chez leur ami, Jules Beaussard, le fils du riche banquier de la rue de Provence, à Paris.

Tous ces jeunes gens n'avaient, pour la plupart, d'autre mérite que d'être des fils de famille et ne savaient que dépenser largement l'argent que leurs pères amassaient par des spéculations de toutes sortes.

Il y avait des fils de magistrats et des fils de commerçants ou d'industriels; aucun d'eux n'avait voulu embrasser la carrière paternelle; deux d'entre eux cependant eussent pu revendiquer le titre d'avocat, mais ils n'avaient jamais plaidé